

LES RUSSES À BERLIN (1919-1937)

HÉLÈNE MENEGALDO

Les biographies d'émigrés russes, connus et moins connus, installés en France dans l'entre-deux guerres, mentionnent bien souvent un séjour à Berlin dans les années 1920-1924. Les mémoires et souvenirs, nombreux, sur cette période, restituent ce moment privilégié mais fugace où Berlin fut « le fief de l'émigration russe, une sorte d'Antioche - la première et la plus importante station de la diaspora russe »¹. Mais si l'on cherche à se représenter plus précisément ce que fut l'exil à Berlin, ces sources s'avèrent insuffisantes, et il faut s'adresser à l'ouvrage de l'historien américain Robert C. Williams, *Culture in exile*, qui demeure le plus complet à ce jour, ainsi qu'à d'autres ouvrages, en russe ou en allemand, qui éclairent chacun tel aspect particulier (cf. Bibliographie). Mais là encore, de nombreuses interrogations subsistent, portant, par exemple, sur le nombre réel des émigrés et leur origine, leur devenir après l'intermède allemand, l'importance du retour en URSS. Malgré l'intérêt manifeste des chercheurs allemands pour l'étude de la présence russe sur leur sol, il manque pour l'instant un ouvrage comparable au remarquable travail de Catherine Gousseff sur

1. Nicolas Nabokov, cité in *Catalogue Jean Pougny* (cf. biblio.) p. 44.

*Les Immigrés russes en France (1900-1950) (contribution à l'histoire politique et sociale des réfugiés)*². En l'absence d'une synthèse, le but du présent travail est donc de fournir quelques éléments d'information et de préciser les contours de cette Atlantide à jamais engloutie que fut le Berlin russe.

I. UNE PRÉSENCE ANCIENNE

Au XIX^e siècle, Berlin est très tôt relié à la Russie par le train. Tandis que les Russes fortunés se rendent en Allemagne en villégiature ou « aux eaux », à Baden-Baden, et les étudiants à Heidelberg, les peintres préfèrent Munich et Düsseldorf. L'influence allemande est dominante dans les domaines de la philosophie, des sciences et des techniques³. Tourguéniev, par exemple, que l'on associe davantage à la France, se rend à Berlin pour achever ses études universitaires. Il y rencontre Stankevitch, Herzen et Bakounine, lit beaucoup d'études historiques et se pénètre de philosophie hégélienne. Plus tard, c'est en Allemagne encore qu'étudient les futurs philosophes russes S. Boulgakov et S. Frank (à Heidelberg et Munich) tandis que Zenkovsky s'y rend avant la guerre de 1914 pour finir sa thèse. Plusieurs de ces philosophes, exilés par le gouvernement soviétique en 1922, reviendront en Allemagne. Max Eitingon, le futur disciple de Freud et créateur de la clinique psychanalytique de Berlin, étudie d'abord la philosophie à Marburg. Dans son livre, *Convivialité et sociabilité des étudiants russes en Allemagne - 1900-1914*, Claudie Weill invoque l'élitisme du système universitaire russe et des capacités d'accueil insuffisantes pour expliquer l'expatriation massive des étudiants russes en Europe occidentale. Les quotas appliqués aux juifs, souligne l'auteur, furent également déterminants : « La fréquentation des établissements supérieurs était ainsi limitée : 3 % à Moscou et Saint-Pétersbourg, 10 % dans la zone de résidence et 5 % ailleurs »⁴. Quant à l'attrait qu'exerce l'Allemagne sur les artistes russes, il s'explique,

2. Thèse de doctorat, EHESS, mai 1996, sous la direction de Hervé Le Bras.

3. Vers 1910, on comptait plus de 5 000 étudiants russes dans les universités et instituts techniques allemands, contre 2 505 en France (C. Gousseff, *op. cit.*, p. 55).

4. Claudie Weill, *Convivialité et sociabilité des étudiants russes en Allemagne, 1900-1914*, L'Harmattan, 1996.

selon Louis Réau, par le « penchant secret pour tout l'art allemand qui caractérise presque tout l'art russe du siècle dernier »⁵. Les Ambulants, qui méconnaissent la peinture française, l'impressionnisme, choisissent pour maîtres des peintres allemands de second ordre. C'est à Düsseldorf que Chichkine gaspille les années de sa jeunesse, c'est à Munich que Doboujinski ou Alexandre Benois viennent encore étudier la peinture à la fin du XIX^e siècle. Pour les membres du « Monde de l'art », la découverte de la peinture française entraîne le rejet de l'influence allemande et le choix de Paris. Cependant, Jawlenski et Werefkine restent à Munich où leur atelier est déjà un lieu de rencontres entre peintres russes et allemands qui formeront bientôt le noyau du « Blaue Reiter » (1911-1914).

Avant la guerre de 1914, avec 137 697 ressortissants russes sur son territoire contre 35 016 en France et 95 541 en Angleterre, l'Allemagne apparaît donc comme le premier pays d'accueil pour les sujets de l'empire tsariste. Cette population regroupe à la fois des juifs autorisés à quitter la Russie après la famine de 1891, des étudiants, des Allemands de Russie, des révolutionnaires russes⁶. On ne sait pas exactement combien de ces ressortissants russes se sont retrouvés bloqués en Allemagne après le début de la Première Guerre mondiale, mais on peut penser qu'ils étaient relativement nombreux. A leur initiative fut créée une « Société d'aide aux citoyens russes de 1916 », très active, qui s'occupa ensuite de l'accueil et de l'installation des premiers réfugiés russes fuyant la révolution⁷. Cette émigration pré-révolutionnaire a ainsi constitué le noyau de la présence russe en Allemagne dans les années d'après-guerre. Notons cependant qu'avant la révolution les Russes étaient dispersés dans toutes les villes universitaires allemandes tandis qu'après ils se regroupèrent à Berlin pour y jeter les bases d'une « Russie hors frontières ».

5. Louis Réau, *L'art russe*, coll. Marabout.

6. C. Gousseff, *op. cit.*, p. 31.

7. I.V. Guessen (ou Hessen, selon les traducteurs) ; *Les années d'exil* (en russe), Paris, YMCA-Press, 1979. Cette société voudra jouer alors le rôle de représentant de toute l'émigration.

II. LES PRISONNIERS DE GUERRE RUSSES

L'autre réservoir potentiel de la diaspora fut constitué par les prisonniers de guerre russes, très nombreux dès le printemps 1915. Dans l'espoir d'attirer les non-Russes dans la guerre contre l'armée tsariste, les autorités allemandes trient les prisonniers en fonction de leur appartenance ethnique ou religieuse (comme l'avance allemande se fait le long de la Baltique, en Pologne, Volhynie, Ukraine occidentale et Biélorussie, les premiers prisonniers sont essentiellement des Juifs russes et des Allemands). Les Allemands de Russie sont regroupés dans des camps spéciaux et jouissent de traitements de faveur⁸ refusés aux Juifs (58 000, auxquels s'ajoutent 35 000 autres emmenés en Allemagne comme force de travail). Cette ségrégation, comme le souligne R. Williams, entraîne « l'apparition de l'antisémitisme comme forme nouvelle de russo-phobie ».

Ces prisonniers de guerre sont rejoints début 1919 par des officiers et soldats russes impliqués dans la guerre civile. Durant l'hiver 1918-1919, les forces d'occupation allemandes quittent l'Ukraine, entraînant dans leur sillage des milliers de Russes, civils et militaires, ainsi que des colons allemands (de retour en Allemagne, ces Allemands de la Volga ou de Crimée auront la surprise d'être considérés comme Russes par leurs compatriotes). En janvier 1919, les Allemands évacuent de Kiev cinq cents jeunes étudiants et élèves-officiers qui avaient participé à la défense de la ville contre Petlioura et avaient été fait prisonniers par les bandes de ce dernier. Ces jeunes « évacués involontaires » seront bientôt rejoints par quatre convois successifs d'officiers et de soldats, en tout plusieurs milliers d'hommes.

« Parqués dans des camps, près de 700 000 hommes forment en janvier 1919 une monnaie d'échange potentielle avec les prisonniers allemands retenus en Russie », écrit Marina Gorboff⁹. R. Williams avance le chiffre d'un million pour 1918. Le processus de rapatriement, entamé aussitôt après Brest-Litovsk, fut interrompu après l'Armistice de 1918, car les alliés craignaient que les soldats de retour au pays ne viennent grossir les rangs des

8. Robert C. Williams, *Culture in Exile*, Cornell Univ. Press, 1972, pp. 55-56.

9. Marina Gorboff, *La Russie fantôme*, Lausanne, L'Age d'homme, 1995, p. 71.

bolcheviks. Par le biais de la mission militaire à Berlin (dirigée par le général d'Etat-major Monkévitch, qui s'avéra par la suite être un agent bolchevique), l'Entente recrute dans les camps les troupes et les cadres destinés à épauler l'intervention en Russie. Ceux qui acceptent seront d'abord évacués en Angleterre pour y suivre une préparation militaire, puis expédiés sur les différents fronts de la guerre civile : chez le général Dénikine au sud, le général Miller au nord, et l'armée du nord-ouest du général Youdénitch. En mars 1919, les alliés renoncent à contrôler les prisonniers de guerre russes, ce qui permet la reprise des négociations germano-russes, ratifiées en avril 1920 par un accord qui permet la reprise des rapatriements. C'est dans les camps également que se recrutent les soldats des troupes russes des « *frei-korps* » et du corps des volontaires russes placé sous la direction du « prince » russe Bermont-Avaloff qui, avec l'aide du gouvernement allemand, se lance en 1919 à la reconquête des provinces baltes. L'aventure se soldera par un échec. Bermont-Avaloff, déclaré traître à la patrie par le Général Youdénitch, prendra en 1933 la tête du ROND, organisation sous contrôle allemand, destinée à assurer l'union des forces fascistes russes.

Fin 1921, il ne reste plus en Allemagne que quelques milliers de prisonniers russes, parfois rejoints ensuite par des membres de leur famille qui empruntent la voie polonaise (le gouvernement soviétique accordait un visa à ceux qui possédaient des biens ou vivaient sur des territoires devenus indépendants, comme la Pologne, les pays baltes ou la Finlande, d'où les Russes rejoignaient ensuite l'Europe centrale ou orientale). Parmi ces hommes, Roman Goul et son frère qui choisissent de rester en Allemagne et d'y travailler comme bûcherons ou ouvriers plutôt que de retourner en Russie continuer la guerre fratricide (l'écrivain raconte dans ses souvenirs quelles furent les pressions exercées sur les militaires pour les dissuader d'abandonner la lutte et mentionne le sort tragique que connurent ceux de ses camarades qui se laissèrent persuader de retourner en Russie). En effet, c'est aussi dans les camps que prennent naissance les tendances pacifistes qui s'exprimeront par exemple dans la revue de Stankévitch, *Mir i Troud* (« la paix et le travail »), qui occupa une position « au-dessus de la mêlée ».

En 1921-1922, Monseigneur Euloge, prenant ses fonctions de Métropolitain de l'église orthodoxe russe à Berlin, visite les trois

camps où sont répartis les restes de l'armée Bermont-Avaloff et des « *frei-korps* » russes. Il décrit le dénuement des baraquements faits de planches disjointes qui laissent passer le vent, les bas flancs garnis de paille, le dur labeur des femmes employées à la blanchisserie. Comme tous les réfugiés russes, les anciens prisonniers de guerre cherchent à rejoindre Berlin où ils espèrent trouver accueil et soutien auprès de leur communauté, ainsi que des possibilités d'insertion sociale, très limitées dans la province allemande. S'installer dans la capitale leur est cependant beaucoup plus difficile que pour les autres catégories de ressortissants russes : ces hommes jeunes sont les plus démunis sur le plan matériel et n'ont pour la plupart aucune qualification professionnelle « civile », n'ayant pas eu le temps, avant leur incorporation, de terminer leurs études et de s'insérer dans la vie active. Certains réussiront cependant à compléter leur formation (en particulier à l'Institut russe dont les diplômes étaient reconnus par les établissements d'enseignement allemands) et obtiendront un travail qualifié. Les autres trouveront à s'employer dans les restaurants russes, les transports (chauffeurs de taxi, comme en France) ou l'industrie, formant ce « nouveau prolétariat russe » qui sera le plus durement touché par la crise économique.

III. LES DIFFÉRENTES COMPOSANTES DE L'ÉMIGRATION POST-RÉVOLUTIONNAIRE

L'émigration post-révolutionnaire proprement dite est constituée de trois groupes principaux : les réfugiés de la guerre civile, les « intellectuels bannis » de 1922, les émigrés de la NEP qui comprennent aussi les premiers fonctionnaires soviétiques « ayant choisi la liberté ».

La révolution de 1917 n'entraîne en fait que peu de départs. Il s'agit en général de représentants de l'aristocratie ou des classes possédantes qui se rendent directement à Paris ou à Berlin pour « laisser passer l'orage ». Par contre, les revers de la guerre civile provoquant des évacuations massives de civils et de militaires, fournissent un important contingent de réfugiés, comme ce fut le cas, par exemple, en 1919 avec l'évacuation en Estonie du général Youdénitch. Ce dernier s'installe à Helsingfors, capitale de la Fin-

lande devenue indépendante, au milieu d'un flot de réfugiés qui remplissent tous les hôtels. D'autres, comme I. Guessen, quittent la Russie légalement et restent bloqués en Finlande par suite de l'effondrement du Front Nord et de la victoire des bolcheviks (ce qui n'interrompt pas l'afflux des réfugiés, guidés par les passeurs finlandais). Certains fugitifs resteront dans les états baltes, séduits par la proximité de la patrie comme par le calme et le bien-être d'une vie qui contraste avec celle qu'ils viennent de quitter (Tallin sera un des centres culturels de l'immigration), mais la plupart se rendront en Allemagne.

Mais c'est la voie polonaise qu'emprunteront le gros des réfugiés russes de la guerre civile, ainsi que ceux qui fuirent la Russie soviétique pendant la famine de 1921-1922. Par exemple, en 1921, la mère de Roman Goul, accompagnée de la nourrice de ses enfants, quitte à pied Kiev affamé et dévasté. Les deux femmes, après trois mois d'errances et de dangers, passent la frontière polonaise et trouvent refuge dans un monastère. R. Goul parvient ensuite, non sans difficultés, à leur obtenir un visa pour Berlin. C'est par la Pologne que transitent aussi tous ceux qui, dans un premier temps, avaient fui Léningrad ou Moscou vers les régions du sud encore épargnées par la guerre civile. (Certains réfugiés restent en Pologne : à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, ils sont encore 50 000, c'est-à-dire à peu près autant qu'en France, mais font preuve d'un dynamisme bien moindre.)¹⁰

En 1921-1922, la vie s'organise à Berlin qui cesse d'être un lieu de transit pour devenir le pôle d'attraction de la diaspora. En Russie soviétique, août 1921 voit l'arrestation d'un groupe important de savants russes très connus et de personnalités du monde de la culture (plus de deux cent personnes en tout). Le grand poète Nicolas Goumiliev et la professeur Tikhvinski, chimiste, sont fusillés. L'adoption de la NEP à l'automne de la même année semble promettre une libéralisation du régime mais annonce en fait le début de la « lutte systématique contre l'idéologie bourgeoise, la réaction philosophique, l'idéalisme et le mysticisme sous tous leurs aspects »¹¹. Lénine invite Dzerjinski à « mettre soigneusement au point » une nouvelle mesure répressive, dirigée contre l'intelli-

10. C. Gousseff, *op. cit.*, p. 157.

11. M. Heller et A. Nekrich, *L'utopie au pouvoir*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 117.

gentsia : « L'expulsion des écrivains et des professeurs qui aident la contre-révolution »¹², ce qui fut fait en septembre 1922 : c'est le célèbre « bannissement des intellectuels ». Parmi les « cent soixante idéologues bourgeois les plus actifs »¹³ qui trouvèrent refuge à Berlin, il y avait des savants, des écrivains, des médecins, des agronomes. La liste des philosophes, composée par Lénine en personne, comprenait les noms de N. Berdiaev, S. Frank, L. Chestov, N. Losski, S. Boulgakov, F. Stepoun, E. Troubetskoï, I. Illine, B. Vycheslavtsev¹⁴.

En bannissant ces « déviants » au lieu de les éliminer comme cela deviendra bientôt l'usage, les bolcheviks firent à l'émigration un cadeau inestimable : tous ces bannis allaient jouer un rôle important dans la transmission du savoir et dans la vie intellectuelle de la diaspora. A l'initiative de Berdiaev, et avec le soutien de la YMCA américaine, dès 1922 est créée l'Académie de philosophie religieuse qui organise des cours et des conférences et coordonne la vie des cercles chrétiens de la diaspora européenne. L'Institut scientifique russe voit le jour la même année grâce aux efforts conjugués du groupe de savants en exil et de l'Université de Berlin. Les fonds sont fournis par le gouvernement allemand.

Dans son autobiographie, Berdiaev insiste sur l'accueil chaleureux qui leur fut réservé par les autorités allemandes, « incomparablement plus attentives aux intellectuels [en français dans le texte] russes que les Français » tandis que l'émigration qu'il qualifie de « blanche » les ignora et les considéra avec suspicion et malveillance, allant jusqu'à accuser les bannis d'avoir été envoyés par l'URSS pour saper leur communauté de l'intérieur. Si Berdiaev peut être soupçonné de parti pris, il est certain cependant que les émigrés russes eurent tendance à se regrouper selon la « vague » de l'émigration à laquelle ils avaient appartenu¹⁵. Les différences so-

12. *Ibid.*

13. Les auteurs de *L'utopie au pouvoir* citent p. 118 les noms des représentants les plus connus des autres professions. Dans son livre de souvenirs, R. Goul énumère les intitulés des cours que ces professeurs ont donné à l'Institut scientifique russe.

14. Les expulsions commencèrent, semble-t-il, en 1921, et concernèrent un groupe de SR. de gauche qui fondèrent à Berlin la maison d'édition Les Scythes (R. Goul, p. 125) et des leaders du mouvement anarchiste expulsés en janvier 1922 (C. Gousseff, citant Paul Avrich, p. 188).

15. I. Guessen, de son côté, signale que ces intellectuels bannis se considéraient comme la fine fleur de l'élite et formaient un clan.

ciales et les conflits d'opinion ne disparaissent pas en terre étrangère mais, au contraire, s'accroissent dans cette atmosphère confinée. En tout cas, au sein de l'émigration, la pire offense fut toujours de soupçonner quelqu'un d'être « de droite ».

Le NEP ouvre aussi les frontières à un certain nombre de citoyens soviétiques qui arrivent à Berlin légalement, munis d'un passeport obtenu soit contre un pot de vin — ce sera le cas des « Nepmen » venant pour affaires — soit grâce à l'appui d'anciens amis devenus membres influents du nouveau gouvernement. La plupart des souvenirs ou biographies d'écrivains mentionnent l'appui d'Anatole Lounatcharski, commissaire du peuple à la culture¹⁶. Parmi les premiers à partir se trouvaient N. Berberova et V. Khodassevitch (passeports n° 16 et 17) quittant l'URSS, l'une, pour étudier, l'autre, pour « raisons de santé » (motif le plus souvent invoqué par les artistes et intellectuels, les simples citoyens profitant du décret sur la réunion des familles)¹⁷. En 1921, Blok mourant n'avait pu obtenir l'autorisation d'aller se soigner à l'étranger, même sur l'intervention de Gorki, alors que ce dernier et Ehrenbourg avaient pu quitter le pays. A. Bély vient à Berlin pour y éditer ses livres et y organiser une filiale de la « société libre de philosophie », mais il espère surtout retrouver sa femme, A. Tourguénieva, restée en Suisse auprès de Rudolf Steiner. De nombreux écrivains et poètes soviétiques — presque tous les « frères de Sérapion », Maïakovski, Essénine, A. Tolstoï, Pilniak, Pasternak, Chklovski, les peintres Altman, Sterenberg, Lissitzky — séjournent dans la capitale de la république de Weimar, parfois à différentes reprises et, pour des raisons de copyright, publient leurs livres simultanément à Moscou et à Berlin. Grjebine indique comme lieu de parution de ses ouvrages : « Moscou-Saint-Pétersbourg-Berlin ».

La capitale allemande, où les fuyards de la guerre civile avaient échoué au terme d'un exode périlleux, devient à cette date le séjour favori de la nouvelle intelligentsia soviétique, la « fenêtre sur l'Occident » qui permet simultanément de voir et d'être vu. Par sa situation géographique, Berlin est un point de convergence entre l'Est et l'Ouest, une métropole culturelle ouverte à toutes les in-

16. C'est encore Lounatcharski qui aidera Malevitch à se rendre en Allemagne en 1927.

17. Pour « raisons de santé » viendront : Pasternak, Lidine, Modeste Hoffman, Nicolas Otsoup (cf. Berberova, p. 167) et, plus tard, Constantin Fédine, tuberculeux.

fluences et où règne une ambiance stimulante. Y exposer, s'y faire publier est un gage de reconnaissance internationale : « Le monde entier avait à ce moment là les yeux fixés sur Berlin », note Ehrenbourg. La perméabilité des frontières (jusqu'en 1931), la proximité de la Russie, l'incertitude sur les chances de survie du nouveau régime expliquent l'attrait qu'exerce Berlin sur les Russes regroupés dans le sud-ouest de la capitale. L'Allemagne compte alors, selon les estimations, entre 300 000 et 560 000 réfugiés russes (le premier chiffre paraissant le plus probable) et, avec 70 000 ressortissants, l'année 1922 représente l'apogée de la présence russe à Berlin, le déclin s'amorçant dès l'année suivante.

En même temps, un nombre qu'il est impossible de préciser d'émigrés de la « première vague » quittent les autres centres de la diaspora russe (Paris, les Balkans, les Pays Baltes) pour Berlin où les attire une vie bon marché (grâce à l'inflation et au taux de change favorable), ainsi que les perspectives de rencontres et de travail. Archipenko, marié à une Allemande, ouvre une école de peinture qui exercera une grande influence sur les artistes allemands. Charchoune, le seul « dadaïste russe », émigré en France depuis 1912, arrive à Berlin en mai 1922 dans l'espoir d'obtenir des papiers lui permettant de rentrer en Russie, car il n'existait pas à ce moment-là d'ambassade soviétique à Paris. Les rencontres qu'il aura avec ses confrères de « là-bas » l'inciteront à se fixer à Paris l'année suivante, l'esprit « dada » ne semblant pas compatible avec la construction du socialisme.

A leur arrivée, les nouveaux venus de la NEP adoptent une attitude condescendante à l'égard des émigrés de la première heure, qu'ils accusent d'avoir abandonné la patrie à l'heure du danger et d'avoir fui les souffrances qu'eux-mêmes ont endurées (reproches qui ne font qu'accentuer le sentiment de culpabilité qu'éprouvent de nombreux réfugiés). Eux ne se considèrent pas comme des émigrés, mais comme des représentants de la jeune république des soviets et de la révolution victorieuse : ils sont des « Scythes », disent-ils, l'air de l'Europe leur est contraire, ils vont bientôt retourner « là-bas ». Mais ces bonnes résolutions ne résistent pas toujours à la confrontation avec l'Occident. Beaucoup resteront, préférant des conditions de vie précaire au paradis communiste qu'ils vantaient il y a peu, mais les relations entre ces deux composantes de l'émigration seront parfois difficiles : les premiers sont

« l'ancienne Russie », les deuxièmes connaissent le nouveau régime de l'intérieur, ils en ont reçu l'empreinte, leur mentalité est différente. Il y a déjà une part d'incommunicabilité entre les expériences des uns et des autres.

Les écrivains soviétiques sont fêtés par leurs confrères allemands « de gauche » : l'ancien spartakiste Ernst Toller, qui connaîtra un destin tragique, Max Göltz, qui partira en URSS où il mourra noyé dans la Volga. Jacques Sadoul vit sous un faux nom à Grünewald où, sous un faux nom également, Victor Serge vient lui rendre visite. Serge prépare l'insurrection de 1923 : Karl Radek, Piatakov, Krestinski (à la légation soviétique) sont là aussi. On songe un moment à faire venir Trotski, le grand stratège. « Au carrefour de Berlin, je rencontrais beaucoup de délégués et d'émissaires, écrit V. Serge. Parmi eux, un jeune métallo de Saint-Denis, Jacques Doriot... »¹⁸ Berlin devient une plaque tournante de l'activité des agents soviétiques. Cette situation va introduire la suspicion et la discorde au sein de la colonie russe en même temps qu'un sentiment d'insécurité. La reconnaissance de l'URSS par la plupart des pays d'Europe en 1924 permettra à des fonctionnaires soviétiques, en poste dans les ambassades ou les représentations commerciales, de « choisir la liberté ». Ce groupe sera bientôt assez nombreux pour qu'on parle (déjà) de « troisième émigration ». Qui, parmi tous ceux qui « changent de jalons », de pays ou de convictions, est vraiment sincère, et qui est agent du Guépéou ?

Le travail de sape au sein de l'émigration prend différentes formes : d'abord, une propagande officielle qui s'appuie sur ceux des émigrés qui ne veulent pas couper les ponts et sur les « compagnons de route » allemands. Berlin devient la vitrine de l'art révolutionnaire russe (qui se confond encore avec l'avant-garde) avec la Première exposition d'art russe organisée par Lissitzky. Piscator, le « Meyerhold allemand », monte un Raspoutine applaudi par l'intelligentsia progressiste : les femmes qui chantent debout l'Internationale portent diamants et manteaux de fourrure. Les émigrés russes sont outrés. L'infiltration des partis et des organisations d'émigrés, la propagande de rumeurs et de calomnies sont un autre moyen de démoralisation. Berlin, encore plus que Paris, sera la ville des masques et des métamorphoses, c'est sur

18. V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, 1951, p. 176.

son sol que s'épanouira le mouvement de l'incitation au retour, initié par les intellectuels du « Changement de jalons » (*Smena vekh*) et ceux du « Mouvement eurasien ». Actions de type terroriste s'y déroulent aussi. Le bureau du quotidien de I. Guessen, *Roul*, est attaqué à trois reprises : une fois par la droite russe, une autre par des trotskistes allemands, une troisième par des communistes : la *Pravda* annonce fièrement que des « travailleurs révolutionnaires » ont cloué le bec à l'organe du parti KD.

Malgré cela, c'est la période où les créateurs des deux bords peuvent encore se rencontrer, où se produit une symbiose entre courants littéraires ou artistiques différents, où « le passé et le présent se mêlent et s'entrelacent : la veuve du vice-gouverneur, et le général qui maudissent la révolution, et le poète Minski, un contemporain de Nadson, qui, au contraire, l'acclame, les « anciens émigrés », les socialistes de l'époque tsariste de retour en Europe, après un petit tour au pays, qui ont échappé de justesse à la Révolution d'octobre ; [...] la femme écrivain Lappo-Danilevskaïa dont on dit qu'elle a été aussi célèbre pour ses mauvais romans licencieux que Verbitskaïa et qui danse au cabaret russe le kazatchok avec un foulard tandis que Nikitine tourne autour d'elle accroupi sur ses talons »¹⁹.

IV. LA « TROISIÈME CAPITALE »

La première impression produite par l'Allemagne varie selon le lieu et le moment du passage de la frontière : I. Guessen, réfugié d'abord en Finlande et venant de Copenhague, a le sentiment étrange d'être comme chez lui dans ces wagons non chauffés, mal éclairés, emplis de gens tristes et maussades, il ressent moins le mal du pays dans cette Allemagne vaincue et misérable que dans un Danemark coquet et confortable. Pour cette raison peut-être, les Allemands, contrairement à ce que croyaient les Russes, accueillent leurs ennemis d'hier à bras ouverts. Les manifestations de cordialité, presque excessives, et l'aide accordée contrastent avec l'atmosphère de la capitale, « rendue méconnaissable (par rapport à 1911) par la saleté et la morosité ». (I. Guessen) La misère, la sous-alimentation chronique, le chômage sont omniprésents. R. Goul évacué de Kiev début 1919 par les Allemands, souligne que même la

19. N. Berberova, *op. cit.*, pp. 166-167.

situation des émigrés qui, comme lui, vivaient dans des camps, était meilleure que celle de la majorité de la population allemande « car dans les camps l'Entente nous distribuait des produits alimentaires pris sur les stocks destinés aux prisonniers de guerre. Nous recevions des colis, des vêtements ». L'écrivain remarque que, de Russie, il n'aurait pu imaginer un pays aussi dévasté par la guerre, et s'estime heureux de son sort. V. Serge, lui, arrive à Berlin au printemps 1921, venant d'une Russie devenue « un vaste camp retranché soumis à l'âpre loi d'un enthousiasme glacé », et pour lui, « en comparaison avec notre dénuement russe, le bien-être demeurait étonnant ». C'est l'époque où « les enfants russes, par centaines de milliers, dans les pays de la Volga, devenaient tout vifs des squelettes ». C'est cette abondance qui frappe d'abord ceux qui arrivent de Russie, comme en témoigne Nina Tikanova par exemple : « Après la Russie, la vie à Berlin nous parut infiniment belle. N'ayant pas de contacts avec ses habitants, nous ne remarquons pas les difficultés d'un pays qui venait de perdre la guerre. Cette guerre, quoique toute récente, me semblait une légende remontant à la nuit des temps. Le luxe raffiné de notre pension, les fascinantes vitrines du Kurfürstendamm, les fleurs, les jouets, les cadeaux, mes toilettes élégantes qui venaient du magasin pour enfants le plus réputé, les promenades dans le Tiergarten, le prodigieux zoo, les merveilles du premier grand magasin de ma vie, le K.D.W., grand-mère et André retrouvés, une maman radieuse changeant tout les jours de toilettes et de chapeaux étourdissants — tout cela me paraissait fantastique.

Nos amis venaient souvent nous voir dans les grandes chambres de la Pension Stern : Gorki, les anciens du Kronwerk, Ladyjnikov, Grjebine, Marie Efron, les Gabis, le père d'André »²⁰.

A. Serge, qui vit à Berlin sous de fausses identités et loge chez des ouvriers spartakistes, est davantage sensible à l'atmosphère « fin de siècle », à la corruption et à la spéculation qui engendre le luxe arrogant des « Schiber » et le dénuement des masses. Dans cette ville où « les invalides de guerre, décorés, vendaient des allumettes aux portes de boîtes de nuit, où de jeunes femmes à vendre comme tout le reste dansaient nues entre les tables pleines

20. N. Tikanova, *La jeune fille en bleu*, Paris, p. 48.

des soupeurs », dans cette ville où il respire l'air d'un monde finissant, V. Serge fait une « cure de confiance » en la révolution.

Un an plus tard, en 1922, c'est la NEP en Russie. V. Serge retrouve un pays en convalescence, où l'étau de la terreur s'est relâché, où des écrivains inconnus la veille se sont fait un nom : Boris Pilniak, Vsevolod Ivanov, Constantin Fédine. Quelques mois plus tard, profitant de l'ouverture des frontières, ces écrivains partent pour Berlin. C'est alors que cette ville devient la troisième capitale russe, après Moscou et Léninegrad, ou la première de la diaspora : « Dans les rues, la vie battait son plein. Charlottenburg était transformé en colonie russe, les restaurants et les cabarets russes poussaient comme des champignons. Sous nos fenêtres, les marchands de journaux couvraient le bruit de la rue de leurs cris perçants : « R-ou-ou-ou-l l, pour *Roul'* (Le Gouvernail), quotidien édité par I. Hessen, auquel collaborait Milioukov »²¹.

Obéissant au principe d'attraction constaté pour toute minorité nationale en pays étranger, les Russes se regroupent par quartiers qu'ils transforment en colonie et où ils logent dans des hôtels ou pensions bon marché, mais parfois aussi dans de luxueux appartements (cf. entre autres, les souvenirs de Berberova qui décrit la cohabitation à la pension Krampe, située près de la place Victoria-Louise, de Gerchenson, Nikitine, Khodassévitch et Bély, ou les nouvelles de Nabokov, comme *Machenka*, dont l'action se déroule à Berlin). Rien que dans la capitale, on compte soixante-douze maisons d'édition en langue russe, plus qu'il n'y en eut jamais à Saint-Pétersbourg (certaines, comme *Ladyjnikov*, existaient avant la révolution) qui proposent, outre les rééditions de classiques, des œuvres d'écrivains contemporains, des traductions, les « Œuvres des savants russes à l'étranger » (éd. Slovo) ; les « Archives de la révolution russe » (I. Guessen éditeur) rassemblent des mémoires et documents d'un intérêt exceptionnel. La presse quotidienne et hebdomadaire représente un large éventail politique : *Golos Rossii* (La voix de la Russie), démocratique, sera repris par les SR. et deviendra *Dni* (Les jours, réd. A. Kerenski), *Roul* est dirigé par I. Guessen, D. Nabokov, A. Kaminka, *Nakanoune* (A la veille) avec A. Tolstoï appelle « au retour », *Vremia* (Le temps) est une feuille de chou boulevardière, *Novyj mir* (Le nouveau monde) est

21. *Ibid.*

édité par la légation russe. Parmi les multiples revues, il faut signaler *Jar Ptisa*, *L'oiseau de feu*, pour ses qualités esthétiques, et le *Nouveau livre russe* de Yachtchenko qui publie toutes les informations disponibles sur l'édition et la littérature des deux bords et contribue ainsi à maintenir contacts et échanges entre écrivains qui n'ont pas toujours l'occasion de se rencontrer physiquement en terrain neutre, à Berlin.

Les journalistes, écrivains et poètes fréquentent la « Maison des arts »²² présidée par le poète symboliste Minski. Les réunions ont lieu d'abord au grand café Landgraf, puis au café Léon, sur le Nollendorfplatz. C'est là que se déroulent les soirées poétiques (Maïkovski, Essénine), les conférences (celle de Pougny sur l'art moderne déclenche une polémique acharnée entre Archipenko, Altman, Gabo, Lissitzky et Ehrenbourg). C'est le centre le plus animé et le plus actif de la vie culturelle et sociale. Le « Club des écrivains », créé la même année 1922, rassemble des écrivains déjà reconnus.

Les peintres se retrouvent aussi dans l'atelier du couple Pougny, situé près du Nollendorfplatz, lieu de rendez-vous de l'intelligentsia russe et allemande²³. Artistes de l'Europe de l'Ouest et de l'Est manifestent ensemble dans le cadre de la Grosse Berliner Kunstausstellung, créée en 1919 et qui connaît son apogée en 1923, lorsque Lissitzky y organise sa salle des Proouns et que Charchoune, Jawlensky et Pougny y exposent dans la section du groupe de gauche « Novembre ».

La vie à Berlin, dont tous s'accordent à vanter l'intensité et même la magnificence, offre pourtant des traits spécifiques, surtout si on la compare à ce que sera bientôt la vie quotidienne de ces émigrés à Paris. Tout d'abord, le côté éphémère, instable de cette existence toujours entre deux pays, entre deux trains : « A Berlin, tout le monde était toujours sur le point de partir, chacun dans une direction différente », note Berberova. Tous vivent comme dans un hall de gare, sans prendre le temps de défaire les valises ou de s'installer plus commodément. I. Guessen prendra conscience de cet aspect « campement tzigane » de la période berlinoise quand il

22. La « Maison des arts » dura de 1921 à 1924 ; organisation apolitique dont le *Nouveau livre russe* de Yachtchenko fut l'organe.

23. On rencontrait là Naum Gabo, Raoul Hausmann, Victor Chklovski, Theo van Doesburg...

ne retrouvera pas à Paris, en 1933, ce qu'il croyait être la caractéristique principale de l'émigration : l'absence d'une assise, d'un ancrage dans le quotidien. A Paris, constate-t-il, à défaut d'un « état dans l'état, il existe une autonomie locale. Les enfants russes étudient dans des écoles ou des lycées russes, fréquentent l'université et le conservatoire russes, on trouve des médecins, des hôpitaux, des avocats russes. Les gens sont bien installés, bien intégrés dans la vie de leur pays d'adoption tout en restant Russes par la culture et le mode de vie. A Berlin, dans mon entourage, écrit le rédacteur de *Roul*, je n'avais jamais vu un tel bien-être, une telle certitude du lendemain »²⁴. C'est justement cette stabilité qui fait défaut dans la capitale de la république de Weimar.

De plus, l'espoir d'un retour en Russie demeure encore vivace et interdit toute stratégie d'intégration : les Russes soulignent à l'envie que Berlin n'est qu'une toile de fond, un décor où la vie de la communauté se déroule en vase clos, en marge. Dans ses souvenirs, Vladimir Nabokov note avec une certaine coquetterie : « Manifestement, mes amis américains ne me croient pas quand je leur raconte qu'en quinze ans de vie en Allemagne je n'ai lié connaissance avec aucun Allemand ni lu aucun livre ou journal allemand et n'ai jamais été gêné par ma méconnaissance de la langue allemande »²⁵.

Cependant, si les réfugiés ne s'installent pas sur le plan matériel, ils créent toutes les institutions et structures nécessaires à la survie de la communauté, l'un expliquant peut-être l'autre : l'énergie est absorbée par les activités extérieures nécessaires au bien commun au lieu de se perdre dans l'aménagement d'un « nid douillet ». Ce choix est révélateur du mépris traditionnel de l'intelligentsia russe pour les biens matériels, mépris qui s'étend à la bourgeoisie occidentale et à l'esprit petit-bourgeois ; les émigrés seront unanimes à proclamer leur totale indifférence à la perte de leurs biens laissés en Russie (cf. par exemple l'interview de la sœur de Nabokov), la seule perte véritable étant celle de la patrie. L'investissement dans une vie sociale et communautaire très développée permet aussi à l'émigré de surmonter les traumatismes subis.

24. I. Guessen, *op. cit.*, pp. 251-52.

25. V. Nabokov, « Les autres rivages » (en russe), in : *Terra Incognita*, Moscou, 1990, p. 159.

Le trait distinctif de la période berlinoise, c'est aussi le comportement conquérant, tapageur même des réfugiés russes, qui contraste avec le « profil bas » qu'ils adopteront ensuite à Paris : « [...] à la différence de la diaspora juive des premiers siècles chrétiens, les émigrants russes ne formaient pas un petit peuple accablé et soumis qui, tremblant, vivait dans un environnement hostile, tout au contraire, ils semblaient avoir pris possession de quartiers entiers qu'ils avaient transformés en camp russe... A l'époque, il y eut à Berlin des théâtres russes, des écoles et des bibliothèques russes, des trafiquants de devises russes, des librairies, des maisons d'édition et des journaux russes, des galeries d'art, des épicerie fines, des confiseries russes et des commerces d'antiquités où l'on pouvait acheter des milliers d'icônes et des bijoux Fabergé authentiques ou plus que douteux. Toute la région entre Wittenberplatz et Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche, y compris les rues adjacentes jusqu'en bas du Kurfürstendam, semblait s'être soumise docilement à cette invasion russe. Un individu sur deux dans les rues, boutiques, cafés, parlait le russe ou un allemand étrange. Sur tous les murs et sur les colonnes d'affiches étaient collées, souvent exclusivement en langue russe, des affiches annonçant des réunions de partis, des rassemblements d'officiers, des conférences et des concerts russes »²⁶.

A cette invasion²⁷ les Allemands répliquent avec courtoisie, par des anecdotes, des caricatures : dans *Ulke*, supplément illustré au *Berliner Tageblatt*, parut par exemple un dessin intitulé *Vision d'avenir* représentant un Berlin entièrement russifié ; seules quelques rares vitrines affichaient « ici on parle allemand ». Dans la vie quotidienne la différence des modes de vie provoque des malentendus ou des conflits plus ou moins graves. Les Allemands se montrent allergiques à l'esprit bohème de leurs hôtes, à leurs horaires fantaisistes, à leur désordre. De leur côté, les Russes ressentent comme des contraintes insupportables l'organisation, l'ordre, la discipline et la ponctualité allemandes — conditions de l'effica-

26. Nicolas Nabokov cité in *Catalogue Pougny*, p. 44.

27. Contrairement à la représentation qu'on s'en fait généralement, dans les années vingt Berlin n'est ni une ville multinationale, ni une ville internationale : « En 1925, sur les quatre millions d'habitants qui y résidaient, on ne trouvait que 688 Français, 1 437 Britanniques et 1 030 Américains. Les « étrangers » ne représentaient que 2,39 % de la population berlinoise ; de surcroît, plus de 77 % avaient l'allemand pour langue maternelle », *Berlin 1919-1933*, éd. Autrement, 1991.

citée évidente du fonctionnement des entreprises mais aussi germes de l'esprit moutonnier. Cette « incompatibilité de caractères » contribue à l'isolationnisme de la colonie russe et justifie son peu d'attachement à la métropole allemande ; si Berlin est la première et la plus importante station de la diaspora, c'est Paris qui sera la patrie d'élection des éternels déracinés de la terre russe.

Pourtant, les autorités allemandes ont grandement contribué à l'installation des réfugiés. A leur arrivée, ceux-ci créent l'Assemblée civile et le Comité russe (monarchistes), tous deux financés par les industriels allemands. Le Zemgor (Comité des zemstvos et villes russes, créé en 1915 sous la présidence du prince Lvoff), réorganisé « hors frontières » en 1918 et dont les fonds proviennent des comptes en banque des ambassades russes à l'étranger s'occupe surtout des problèmes de santé et d'éducation. La Croix-Rouge russe soigne les malades et les anciens militaires. En 1919, après l'échec de l'intervention allemande, S. Botkine est délégué par le Conseil des ambassadeurs, installé à Paris, pour représenter officiellement la colonie russe. Si la Délégation ne fut jamais formellement reconnue par le gouvernement allemand, ce dernier prit lui-même une part active dans le règlement des problèmes des réfugiés russes, voyant en cela une continuation de ses obligations à l'égard des anciens prisonniers de guerre.

Après l'accord de Rapallo (1922), la Délégation russe devient l'Office des réfugiés russes en Allemagne et perd rapidement tout pouvoir réel. En même temps est créé un Bureau aux affaires des réfugiés (*Vertrauensstelle für russische Flüchtlinge*) dépendant du Ministère des Affaires Etrangères et contrôlé par le secrétaire d'état Ago von Maltz. Ce Bureau aide les réfugiés à résoudre leurs difficultés administratives et juridiques et distribue l'aide financière aux hôpitaux, écoles, bourse du travail, etc. Il prépare aussi les conventions de reconnaissance des diplômes délivrés par les établissements d'enseignement russes. Ce Bureau fonctionnera jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Hitler qui mettra des Russes pro-nazis à la tête de toutes les organisations d'émigrés russes. De façon générale, Rapallo marque un tournant : on observe une diminution de l'intérêt à l'égard de ceux qui avaient connu « l'enfer rouge » et avaient représenté jusque là la seule source d'information sur le nouvel état soviétique. Les financiers allemands qui avaient cherché à faire des affaires avec l'URSS par l'intermédiaire des émi-

grés²⁸ peuvent maintenant traiter directement avec les émissaires soviétiques. La mode est à l'art constructiviste et les « bâtisseurs de la vie nouvelle » arrivent auréolés d'une aura romantique. Du jour au lendemain, la presse allemande change de ton.

Les autorités allemandes, cependant, restent neutres et ne limitent pas la liberté d'expression de la presse émigrée qui continue à dénoncer les menées bolchéviques. Le gouvernement allemand nomme un délégué au Haut Commissariat aux réfugiés (HCR) créé par la SDN. Cet organisme, présidé par Nansen, élabore un passeport qui définit un statut légal du réfugié russe, devenu apatride depuis qu'un décret du gouvernement soviétique l'a privé de sa nationalité. Ainsi, comme l'écrit Catherine Gousseff, « le premier pays d'Europe à avoir reconnu l'URSS montrait la voie de la normalisation en témoignant que la reconnaissance des soviets était parfaitement conciliable avec celle des réfugiés russes »²⁹.

V. VERS D'AUTRES RIVAGES

« Bély s'en alla, le Berlin russe se vida, je n'en connaissais pas d'autre. Le Berlin allemand ne servait que de toile de fond. L'Allemagne était malade, l'argent de même, ainsi que les buissons du jardin zoologique où nous nous promenions parfois le matin en compagnie de Mouratov »³⁰. Pour Berberova, c'est le départ de Bély en 1923 qui marque la fin du Berlin russe. Cette année-là, Karl Radek tente d'utiliser le parti nazi naissant pour détruire la république de Weimar et favoriser la révolution communiste, tandis qu'Hitler, avec l'aide du général Ludendorff, héros de la Première Guerre mondiale, fait son putsch manqué à Munich.

Dans cette même ville s'était tenu en janvier un Congrès général de la jeunesse russe de la tendance nationale qui avait fondé une ligue de la « Jeune Russie », placée sous la direction d'A.L. Kazem Bek, dans le but de restaurer la monarchie des Romanoff en la personne du grand-duc Cyrille. La « Jeune Russie » dénonce « la franc-maçonnerie et le capital international, concentré en grande

28. I. Guessen par exemple avait été invité de Finlande par la maison Ullstein.

29. C. Gousseff, *op. cit.*, p. 163.

30. N. Berberova, *op. cit.*, p. 174.

partie dans les mains des juifs »³¹. Ce mouvement, qui s'appuie sur l'insatisfaction des jeunes émigrés confrontés aux difficultés de la vie de l'exil et déçus par l'Occident, s'inspire au début du fascisme italien mais se rapproche rapidement du nazisme tout en flirtant avec le bolchévisme. Les auteurs de *l'Utopie au pouvoir* soulignent à juste titre que « l'un des paradoxes de l'émigration fut que les partis et mouvements de droite, conservateurs en Russie, menaient une activité révolutionnaire tandis que les partis au passé révolutionnaire étaient devenus passifs »³².

La même année, Berdiaev écrit à Berlin l'un de ses ouvrages les plus célèbres, *Le nouveau Moyen Age*, et note que pendant l'hiver 1923-1924 « l'atmosphère allemande était devenue lourde et catastrophique ». Pourtant, paradoxalement, c'est en 1924, lors de la stabilisation du mark, que les intellectuels et artistes russes commencent à quitter l'Allemagne : la déflation ne permet plus de bénéficier d'un taux de change favorable, les réserves de devises ou de valeurs amenées de Russie se sont épuisées, les banquiers allemands comme les russes sont las de financer une cause perdue. En même temps disparaissent les maisons d'édition, les journaux et revues, les théâtres et cabarets — tout ce qui fournissait des moyens de subsistance à cette frange de la diaspora : l'inflation galopante avait été fatale à l'édition russe, car il était devenu impossible de tenir à jour une comptabilité, de payer les fournisseurs ou les envois d'ouvrages à l'étranger. C'est ainsi que I. Guessen se retrouva débiteur de la firme Ullstein qui, elle, avait tiré profit de l'alliance avec l'éditeur russe en empochant les montants — en devises — des achats et abonnements que les Russes de la diaspora envoyaient du monde entier. Il ne resta bientôt plus qu'un seul quotidien en langue russe, *Roul*, une revue, *Le courrier socialiste*, financé par le parti SD. allemand, et une seule maison d'édition, Pétopolis, qui maintint une activité éditoriale importante. L'Académie libre de philosophie, Berdiaev en tête, déménagea à Paris. C'est dans la capitale française que trouvèrent refuge la plupart des personnalités connues (Berdiaev, Chestov) et des hommes politiques (Kerenski, Tsérételli), ainsi que la majorité des artistes et des écrivains. A Berlin ne resta que le menu fretin, le « prolétariat » russe qui ne parvenait pas à obtenir de visas étrangers, ou bien ceux

31. M. Heller et A. Nekrich, *op. cit.*, p. 148.

32. *Ibid.*

qui s'étaient enrichis pendant l'inflation et ne voulaient pas perdre les biens nouvellement acquis (I. Guessen note que des Russes avaient racheté des appartements et même des immeubles entiers).

Combien de Russes quittèrent l'Allemagne au cours de ces deux années, et quel fut leur destin ultérieur ? Si l'on s'en tient aux chiffres de 250 000 réfugiés en 1922, et 100 000 en 1930, 150 000 d'entre eux auraient donc quitté ce pays pour la France (lieu de refuge le plus fréquemment indiqué). Or, durant cette période, la France n'a pas enregistré d'entrées aussi massives de Russes. Bien plus, le nombre de Russes présents sur le territoire français n'a cessé de décroître pour atteindre 70 000 en 1939 (baisse qui peut s'expliquer par les décès, les naturalisations, les départs vers les Etats-Unis ou l'Amérique du Sud). Par ailleurs, quelle a été l'efficacité réelle du « rappel au retour » vers la mère-patrie ? Le mystère demeure pour l'instant entier³³.

En 1924, « la fascination que le dollar commençait à exercer sur l'Allemagne suscita d'abord une surprenante consolidation de la république constitutionnelle »³⁴. Grâce à l'afflux de capitaux étrangers, l'industrie allemande augmente sa production de façon considérable. Berlin vit à l'heure américaine et se transforme en une « gigantesque entreprise, affairée et agitée. » Les émigrés russes qui ont terminé leurs études en Allemagne trouvent à s'employer, comme le prouve, entre autres, la biographie de Joseph Ratz³⁵. Cependant, l'URSS est reconnue par la plupart des pays européens qui se désintéressent du sort des émigrés, ces « vagabonds internationaux », comme les nommera le représentant de l'Angleterre au BIT (Bureau international du travail), Woolf. Au même moment la NEP atteint son point culminant et le contrôle idéologique sur les intellectuels se précise. Ceux qui espéraient trouver des accommodements avec le pouvoir sont rentrés. Le poète Essénine, qui avait obtenu un triomphe à la Maison des arts avec sa *Confession du Hooligan*, se suicide en 1925 : l'art en Russie a cessé d'être le « moteur de la vie ». Deux ans plus tard, le pouvoir soviétique dénonce le cubisme et le suprématisme comme étant les « expressions typiques de l'art à l'époque de l'impérialisme ». Les expositions organisées les années suivantes ne montrent plus qu'un art offi-

33. Cf. C. Gousseff, pp. 160 à 162 pour analyses complémentaires.

34. Arthur Rosenberg cité in *Catalogue Paris-Berlin*, p. 158.

35. Cf. *Slavica Occitania*, n° 3.

ciel³⁶. Désormais, seuls les représentants accrédités, les chantres du nouveau régime auront le droit de se rendre à l'étranger, comme A. Tolstoï qui, devenu un « bourgeois rouge » typique, sera de passage à Berlin en 1932. Aux yeux de l'émigration, il est un « vendu ».

La crise économique mondiale frappe l'Allemagne de plein fouet en 1930. En 1932, à Berlin, comme partout ailleurs dans le pays, seul un tiers des ouvriers a un travail à plein temps, les autres travaillent à temps partiel ou bien sont chômeurs. Une série de lois limite l'accès des étrangers au travail, d'où un nouvel exode, essentiellement vers la France : en 1933, il ne reste plus que 90 000 Russes en Allemagne, dont un tiers à Berlin. L'arrivée d'Hitler au pouvoir entraîne le départ des Russes juifs, ce qui prive les organisations survivantes de leurs derniers mécènes. Les bals de bienfaisance ne rapportent plus, la communauté, appauvrie, apeurée, se replie sur elle-même. Le départ des derniers représentants ou sympathisants des partis de gauche laisse le champ libre à l'extrême droite (le premier journal fasciste russe, *Rousski kolokol* (la cloche russe), paraît à Berlin depuis 1927 sous la direction du professeur Illine). En 1933, Bermont-Avaloff crée le ROND, « Mouvement national russe de libération », pour unifier la lutte contre le communisme. Ce mouvement qui reçoit l'aide des sections d'assaut des nazis allemands, déchiré par des dissensions internes, sera liquidé par le gouvernement nazi (cf. le sort identique réservé à la LVF en France). En même temps paraissent des publications pro-nazies, comme l'éphémère *Jidoed* (le « bouffe-juif ») et le *Novoe Slovo*, dont le rédacteur est un ancien restaurateur en faillite. I. Guessen remarque avec soulagement qu'il ne se trouva pas un seul intellectuel digne de ce nom pour participer à ces entreprises. Lui-même ne fut jamais inquiété ni dénoncé comme juif aux autorités, bien qu'il fût président de l'union des écrivains (toutes les autres organisations russes furent chapeautées par des sympathisants pro-nazis).

Cependant la communauté russe était de plus en plus étroitement contrôlée par les nazis, « chaque jour l'atmosphère devenait de plus en plus oppressante, on étouffait, la gangrène s'étendait partout »³⁷. L'écrivain Roman Goul qui venait de recevoir son visa

36. Cf. J.C. Marcadé, *L'Avant-garde russe*, Paris, Flammarion, 1995, p. 11.

37. I. Guessen, *op. cit.*, p. 245.

pour Paris, est arrêté en 1933 et enfermé au camp d'Orianenbourg : la mauvaise traduction allemande du titre de son ouvrage sur Savinkov le fait accuser de « faire l'apologie du terrorisme ». D'autres Russes connaîtront le même sort, y compris — ironie du destin — le professeur Illine, auteur d'un panégyrique à la gloire de Hitler, le général Biskoupski³⁸ et le représentant du grand-duc Cyrille (germanophile). Les dénonciations sont fréquentes entre émigrés, surtout dans la mouvance de droite où certains cherchent à gagner les bonnes grâces du nouveau régime. Dans ces conditions, la vie sociale et intellectuelle s'étiole : le journal de Guessen, *Roul*, attaqué depuis longtemps par l'organe nazi *Volkischer Beobachter* (dirigé par l'idéologue du parti Alfred Rosenberg) cesse de paraître. Pendant ce temps, les nazis « épurent » la culture. R. Goul, présent à l'autodafé du 10 mai 1933, voit brûler les livres de Zochtchenko, Kouzmine, Sologoub : « ce n'était plus la libre Allemagne d'hier, les barbares échappés des bas-fonds de la société avaient détruit sa culture ». Le Bauhaus de Dessau, fermé par les nazis, s'était installé à Berlin dans une usine de téléphones désaffectée, mais en avril 1933 l'école est investie par la police et les SA, l'institution est dissoute. La plupart de ses membres, parmi lesquels Kandinski, émigrent et font connaître les théories fonctionnalistes au monde entier. En 1936, les nazis démantèlent le Cabinet des abstraits créé par Lissitzky à Hanovre. L'année suivante a lieu à Munich l'exposition « Entartete Kunst » (L'art dégénéré) où figurent les œuvres de nombreux peintres russes. Les derniers artistes encore présents émigrent, ainsi que Nabokov dont la femme est juive. La France ne voudra pas du jeune prosateur russe qui connaîtra la gloire comme citoyen américain. Ainsi, 1937 marque véritablement la fin du « Berlin russe ».

Durant ces courtes années de pause berlinoise, la diaspora russe a fait la preuve de ses capacités d'inventivité et d'adaptation en créant, avec une rare énergie, une micro-société originale, avec ses institutions et ses structures propres. Le Berlin russe, après avoir joué le rôle d'un pont entre deux mondes, entre le présent et le passé, a été l'Arche de Noé qui a sauvé la culture russe pour la transporter vers d'autres rivages. La confrontation avec l'Occident, qui a amené chacun à préciser ses positions et à choisir son

38. Biskoupski passera deux mois en prison sur accusation d'attentat à la vie du « chef ». Il sera ensuite nommé par Hitler responsable des réfugiés russes.

camp, a aussi permis l'ouverture à d'autres alternatives, comme la démocratie, à d'autres courants artistiques, comme le surréalisme. En retour, l'art russe a exercé une influence déterminante sur l'art occidental. Cependant, la présence russe à Berlin ne semble pas avoir laissé de traces dans l'imaginaire, comme ce fut le cas à Paris où la mode russe fut omniprésente dans l'entre-deux guerres et où se créa un véritable mythe russe. Malgré les épreuves et les difficultés, cette période reste aussi dans les mémoires comme un moment de « vacances », d'extraordinaire liberté, ce que, mieux que tout autre, a su exprimer Vladimir Nabokov : « La liberté dont nous jouissons, je pense qu'aucun pays au monde ne la connaît. [...] Un jour, nous rendrons grâce à l'aveugle Clio pour nous avoir permis de goûter cette liberté, de comprendre et développer, dans l'émigration, ce sentiment profond pour notre pays natal [...] Ne maudissons pas notre exil. En ces jours, répétons la parole du guerrier antique évoqué par Plutarque : « Lorsque venait la nuit sur une terre déserte, loin de Rome, je dressais ma tente et cette tente était ma Rome »³⁹.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Ouvrages généraux sur l'émigration

GOUSSEFF, Catherine. *Immigrés russes en France (1900-1950)*, contribution à l'histoire politique et sociale des réfugiés, 2 vol., EHESS, mai 1996.

GORBOFF, Marina. *La Russie fantôme, L'émigration russe 1920-1940*, Lausanne, L'Age d'homme, 1995.

KOVALEVKIJ, Petr E. *Zarubežnaja Rossija*, Paris 1971-1973 (2 vol.).

RAEFF, Mark. *Rossija za rubežom, 1919-1939*, Moscou, Progress-Akademija, 1995.

SKARENKOV, L.K. *Agonija belož emigracii*, Moscou, 1981.

39. V. Nabokov, article publié dans *Roul* pour le dixième anniversaire de la Révolution d'octobre, cité in *Utopie au pouvoir*, p. 149.

Ouvrages sur l'Allemagne et les Russes en Allemagne

Berlin 1919-1933, Paris, éd. Autrement, série Mémoires, 1991.

FLEISHMAN, L. ; HUGHES, R. ; RAEVSKY-HUGHES, Olga. *Russkij Berlin 1921-1923*, Paris, YMCA-Press, 1983.

SCHLÖGEL, Karl (éd.). *Russische Emigration in Deutschland 1918 bis 1941*, Berlin, 1995.

WEILL, Claudie. *Convivialité et sociabilité des étudiants russes en Allemagne 1900-1914*, Paris, L'Harmattan, 1995.

WILLIAMS, Robert C. *Culture in Exile, Russian émigrés in Germany 1881-1941*, Ithaca-New York, 1972.

Ouvrages sur la vie artistique

Paris-Berlin 1900-1933, catalogue de l'exposition de 1978 au MNAM

MARCADÉ, Jean-Claude. *L'Avant-Garde russe*, Paris, Flammarion, 1995.

POUGNY, Jean. Catalogue de l'exposition MAMVP, 1993.

Journal des Avant-Garde. Les années vingt et trente, Skira, 1980.

Les peintres de l'émigration russe, dictionnaire biographique (en russe), Saint-Pétersbourg, D. Severjukhin et O. Leijkind, 1994.

Mémoires et témoignages

BERBEROVA, Nina. *C'est moi qui souligne*, Arles, Actes sud, 1989.

BERDIAEV, Nicolas. *Essai d'autobiographie spirituelle*, Paris, 1958.

GUESSEN, I.V. *Les années d'exil* (en russe), Paris, YMCA-Press, 1979.

GOUL, Roman. *J'ai emporté la Russie* (en russe), 1 (La Russie en Allemagne), New York, Most, 1981.

MÉTROPOLITE, Euloge. *Le chemin de ma vie* (en russe), Paris, YMCA-Press, 1947.

VICTOR, Serge. *Mémoires d'un révolutionnaire, 1901-1941*, Paris, Le Seuil, Points, 1978.

TIKANOVA, Nina, *La jeune fille en bleu*, Paris, 1991.

CHRONOLOGIE

- 1915 Arrivée en Allemagne des premiers prisonniers de guerre russes
- 1917 Février : formation du gouvernement provisoire
 Octobre : prise du pouvoir par les bolchéviks à Pétrograd ; début d'une émigration limitée.
- 1918 3 mars : signature de la paix de Brest-Litovsk. La république soviétique perd d'important territoires
 août : début de la guerre civile en Russie
 11 nov : signature de l'Armistice
 Fondation du parti communiste allemand (KPD)
 hiver 1918-19 : les troupes d'occupation allemandes quittent l'Ukraine ; exode de civils et militaires
- 1919 L'armée de von der Goltz et celle de Bermont-Avaloff sont défaites devant Riga
 Serge Botkine s'installe à Berlin à la tête de la Délégation russe
- 1920 novembre : écrasement de l'armée Wrangel en Crimée, évacuation vers Constantinople, fin de la guerre civile. Parution à Berlin du 1er numéro de *Roul*
- 1921 février : exposition de Pougny à la galerie du Sturm ; défilé dans les rues de Berlin d'« hommes-sandwichs » cubistes habillés par l'artiste
 29 mai : congrès monarchiste de Bad Reichenhall.
 1922-1923 : des réfugiés russes arrivent des Balkans et de France à Berlin, attirés par la vie bon marché
- 1922 Assassinat de V.D. Nabokov par un monarchiste qui visait Milioukov ; congrès monarchiste à Berlin
 mars : Xe congrès du parti, adoption de la NEP, interdiction des factions
 avril : signature des accords de Rapallo ; la Délégation russe devient l'Office des réfugiés russes en Allemagne.
 juillet : création du passeport Nansen
 août : expulsion de Russie soviétique d'un groupe d'intellectuels et savants qui s'installent à Berlin où ils créent l'Académie libre de philosophie et l'Institut russe
 début de l'arrivée à Berlin de Nepmen et de représentants de l'élite sov.
 première exposition d'art russe à la Gal. van Diemen
 exposition d'artistes émigrés organisée par l'éd. de « L'art russe »
 décembre : réunion à Berlin d'une conférence des étudiants partisans d'un « changement de jalons »

- 1923 janvier : Munich ; congrès de l'union de la jeunesse nationale russe, création de la « Jeune Russie » sous la direction d'A. Kazem-Bek
Tentative de putsch à Munich par Hitler et le Gal Ludendorff
des agents sov. préparent la révolution communiste en Allemagne
la revue de Yachtchenko, *Le nouveau livre russe*, cesse de paraître
- 1924 29 janvier : mort de Lénine
février : reconnaissance de l'URSS par sept pays
en Allemagne l'inflation est stoppée
fin de l'époque faste du « Berlin russe » ; de nombreux réfugiés partent vers la France
octobre : la France reconnaît l'URSS
- 1925 stabilisation de la situation économique en Allemagne ; Berlin devient la « seule ville moderne d'Europe ».
- 1927 ouverture du théâtre de Piscator place Nollendorf
exposition de Malevitch
- 1928 fondation à Berlin de l'Association des écrivains révolutionnaires prolétariens et de l'Association des artistes plasticiens révolutionnaires (allemands)
- 1929 Alfred Döblin publie *Berlin Alexanderplatz*
fin de la NEP
- 1930 suicide de Maïakovski
les architectes allemands Hans Meyer et Ernst May émigrent en URSS
- 1932 l'Allemagne compte 6,5 millions de chômeurs
en URSS, instauration de la dictature idéologique et rétablissement du passeport intérieur
1932-33 : A. Koestler voyage en URSS : « ils sont l'avenir, nous le passé ».
- 1933 les USA reconnaissent l'URSS
l'Institut scientifique russe s'installe à Prague
fin du journal *Roul*
Hitler devient légalement chancelier
l'Allemagne quitte la SDN
Fermeture du Bauhaus, départ de Kandinsky pour Paris
les camps allemands accueillent socialistes, communistes, « étrangers » (Juifs, Russes, Tziganes)
- 1934 l'URSS adhère à la SDN ; 1er congrès des écrivains sov.
- 1937 exposition sur l'Art dégénéré
Nabokov quitte Berlin pour Paris

ZUSAMMENFASSUNG

Nach der Revolution nimmt Deutschland die meisten der etwa 300 000 russischen Flüchtlinge auf, wovon etwa ein Drittel in Berlin lebt. Sowohl die geographische Lage als auch das rege Kulturleben der Metropole erklären die Anziehungskraft der deutschen Hauptstadt. Für eine kurze Zeit, insbesondere die Jahre 1921 bis 1924, ist Berlin künstlerisches und kulturelles Zentrum der russischen Diaspora, Begegnungs- und Austauschstätte zwischen West und Ost. Es sind die goldenen Jahre des "russischen Berlin", das bald von Paris abgelöst wird. Der vorliegende Artikel erweitert den üblichen zeitlichen Rahmen, indem er einerseits die der russischen Emigration zugrundeliegenden Voraussetzungen einschließt, und indem er andererseits die Jahre des aufkommenden Nazismus einbezieht, was die Aufmerksamkeit des Beobachters über die geistige Elite hinaus auf die gesamte "Gemeinde" lenkt, die so in einem anderen zeitlichen Bezugsrahmen dargestellt wird. Die Berliner Periode wird diesbezüglich entscheidend zur Ausbildung einer eigenen russischen Miniatur-Gesellschaft beitragen, die die nötigen Strukturen für das Überleben eines "Rußland außerhalb der Grenzen" zu schaffen mußte.

SCHLÜSSELWÖRTER

Flüchtlinge ; russische Emigration ; Diaspora ; Gefangenenlager ; verbannte Intellektuelle ; NEP ; "Junges Rußland" ; Union der Jungen Russen ; eurasische Bewegung ; ROND.

Traduction allemande de Herbert Hartmann

РЕЗЮМЕ

После октябрьского переворота крупным центром сосредоточения русской эмиграции стала Германия, насчитывавшая в 1922 г. около 300 000 беженцев. Среди них сто тысяч обосновались в Берлине, где культурная жизнь была ключом. В течение нескольких лет, прежде чем уступить место Парижу, Берлин был блистательной столицей русского рассеяния, островом русской культуры, отличавшимся интенсивностью диалога метрополии и эмиграции. В данной

статье обычная хронологическая рамка расширяется, чтобы включить в поле зрения весь период пребывания русских беженцев в Германии. Это позволяет рассмотреть не только культурную, но и общественную жизнь эмиграции и убедиться в том, что берлинский период сыграл решающую роль в создании того « общества в изгнании », которое стало известно как « Зарубежная Россия ».

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

беженцы ; рассеяние ; русская эмиграция ; лагеря для военнопленных ; высланные интеллигенты ; НЭП ; « Молодая Россия » ; Союз Младороссов ; Евразийство ; Сменовеховство ; РОНД (Российское Освободительное Национальное Движение).